

PARTIE FRANÇAISE.

L'Étoile de Québec.

SAMEDI, 23 SEPTEMBRE, 1876.

FÉLICITE FARNIG.

HISTOIRE DU DÉVOUEMENT D'UNE
FEMME.

C'était au mois de janvier de l'an 1792. La république en France combattait bravement contre les forces ruinées de l'Europe. Ses nouvelles recrues, sans chaus-sûres, en haillons, mourant de faim, à moitié disciplinées, faisaient des prodiges de valeur, et commençaient à semer la terreur au cœur de leurs ennemis, brûlant, dévastant tout et quelquefois les repoussants, suspendues pour ainsi dire, comme une nuée d'insectes, au-dessus d'eux.

A cet époque, Dumouriez, le fameux général Républicain, commandait l'armée, près de la frontière Belge. Un jour, un fort partie de Uhlans Autrichiens surprit les avant-postes Français, qui, après une résistance opiniâtre, furent repoussés jusqu'au corps d'armée. Cette escarmouche avait eu lieu dans le voisinage d'une modeste maison de campagne, où demeurait un vieil et brave officier au service de la France, du nom de Farnig, ainsi que ses deux filles. Un certain nombre de soldats français se voyant entourés, se réfugièrent dans cette maison où ils furent immédiatement attaqués par les Autrichiens. Un combat désespéré s'ensuivit, mais en vain; la maison fut brûlée, et, comme le crurent les Uhlans, tout dans l'intérieur fut détruit.

Il était nuit, l'obscurité était grande, le froid intense, le vent perçant et une légère couche de neige couvrait le sol. L'ennemi s'était retiré, et seulement des murs noirs, des monceaux de ruines fumantes qu'éclairait de temps en temps une flamme incénaire, marquaient l'endroit où quelques heures auparavant se trouvait une maison heureuse.

Les corps des combattants gisaient tout autour; mais l'obscurité empêchait de voir toute évidence de combat, et la neige, qui tombait à gros flocons en ce moment, couvrait de son manteau blanc ce que l'on aurait pu voir du récent conflit.

Présentement, une ombre se glisse près de la lumière projetée par les flammes, laissant apercevoir la silhouette terrifiée d'une charmante jeune fille.

Elle regarda autour d'elle avec précaution écouta, puis d'une voix basse et tremblante articula ces mots :

« Clothilde, ils sont tous partis. »

A l'instant elle fut rejointe par une seconde jeune fille, plus élancée, plus jeune, et d'une beauté charmante, avec de longs cheveux en désordre, encadrant sa figure.

Toutes deux sont les enfants du capitaine Farnig. Elles ont travaillé bravement à la défense de leur maison, chargeant les mousquets et les tirant parfois; mais lorsqu'elles virent tomber leur père, et les Autrichiens entrer dans la maison en flamme, craignant les outrages, elles se réfugièrent dans la cave, où elles restèrent jusqu'à ce que le silence leur eût fait connaître que l'ennemi s'était retiré.

Pendant quelques secondes elles examinèrent, dans un morne désespoir, la scène sanglante qui se déroulait devant eux. Ensuite, après un long et profond regard, tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Seules dans le monde, sans argent, sans asile, sans amis Oh! Félicité chérie! Que deviendrons-nous, murmura Clothilde?

Sous les sourcils de Félicité se lisait une ferme détermination, et une noble attitude dans son maintien, au moment où elle se détachait des bras de sa sœur.

— Nous devons oublier la faiblesse de notre sexe, songer à l'avenir, et venger la mort de notre père, reprit-elle avec ferveur. Lorsque nous étions dans l'obscurité d'en bas, une idée étrange m'est venue, tout dépendra de ton intrépidité à l'accomplir.

— Oh! ne doute pas de mon courage, répondit Clothilde en essuyant ses larmes. « Ce n'est pas la peur, mais le chagrin pour notre pauvre père qui m'a surmonté. »

« Ecoute donc, dit Félicité d'un ton rapide et excité, tu sais que le général Dumouriez était ami de notre père, j'ai donc résolu d'aller le trouver à ses quartiers généraux, ils ne sont qu'à quelques milles d'ici, nous lui dirons ce qui est arrivé, combien nous sommes dénuées, et lui offrirons nos services. — « Nos services » reprit Clothilde.

— « Oui comme aides-de-camp. Pourquoi as-tu l'air si surprise, n'avons-nous pas regretté de ne pouvoir nous battre pour notre patrie bien-aimée, frapper un coup pour la défense de cette glorieuse liberté, que les despotes étrangers n'ont pu étouffer dès le berceau. Les femmes se sont battues ici, pour une cause bien moins sacrée. Cette grande révolution n'est pas l'œuvre des hommes seuls; les femmes ont aidé à jeter bas la Bastille. Elles ont seul soulevé et conduit l'insurrection qui a forcé le Roi à revenir à Paris! Souviens-toi combien nos cœurs bondirent lorsque nous apprimes ces choses! Combien nous nous indignâmes de notre inaction! et nous nous sentîmes

humiliées de ne pouvoir assister nos sœurs dans leurs œuvres glorieuses. »

Ses formes élancées, bien développées et bien moulées, apparurent à leur hauteur, sa tête rejetée en arrière et ses longs cheveux noirs, pendants autour de son beau visage, lui donnait l'apparence d'une prophétesse inspirée dans cette demi-clarté. De même Cassandra aurait pu apparaître, prédisant et se tenant sur les ruines fumantes de Troie.

« Mais, sœur » s'écria Clothilde, as-tu songé au danger auquel s'exposerait notre sexe. »

— « Notre uniforme sera notre sauvegarde, les troupes garderont l'honneur des filles d'un soldat. Tout homme dans le régiment sera pour nous un frère, un ami, un défenseur. Le péril serait de garder les habits de femme, ce qui nous exposerait ouvertement aux outrages et aux ennuis. Nous sommes sans asile, sans amis; deux alternatives nous sont offertes, celle-ci ou la mort.

« Mais si nous tombions prisonnières aux mains ennemies.

« Ce qui n'arrivera jamais, tant qu'ils auront une balle ou une bayonnette pour nous percer, dit Félicité bravement.

« Assez, sœur, ajouta Clothilde, saisissant une parcelle de son enthousiasme, partons.

A ce moment un soupir fut entendu des deux sœurs et semblait venir tout près de l'endroit où elles se tenaient. Prenant un morceau de bois brûlé en guise de torche, Félicité courut à la place d'où venait le son.

Elle poussa un cri de joie, là gisait en partie couvert par le corps d'un hulan, d'où il cherchait à se tirer avec effort, leur père vivant qu'elles croyaient mort.

Le transport causé aux deux sœurs par la découverte de leur père, peut facilement s'imaginer.

(A continuer.)

HORRIBLE! — Le hasard a fait découvrir un de ces crimes monstrueux, qu'on croirait ne devoir exister que dans les coutées les plus sauvages de la France, et qui malheureusement, sont, en plein Paris, beaucoup plus fréquents qu'on ne croit: une séquestration d'enfant par ses parents.

Il y a six mois, un sieur Dimier venait habiter, avec sa famille, au no. 9, de la cité Bertrand, au bout de la rue St. Ambroise. La cité Bertrand est un de ces coins que la plume de Privat d'Anglemont ou d'Eugène Suë pourrait seul décrire, et si, se ou l'axiome réaliste du bibliophile Jacob, « le beau est horrible », ce quartier peut prendre rang parmi les beautés de la capitale.